

REVUE DE LINGUISTIQUE

de recherche du Groupe de Recherches sémio-linguistiques, de l'Institut de la Langue Française, EHESS - CNRS, Paris

J. Fontanille

Le désespoir

Numéro 16. 1980

DOCUMENTS DE RECHERCHE
du groupe de recherches sémio-linguistiques
de l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales
(U.R.L. 7 de l'Institut de la Langue Française, C.N.R.S.)

Direction : Algirdas J. Greimas
Rédaction : Eric Landowski

Abonnement 1980 (10 numéros) : 60 francs
Groupe de recherches sémio-linguistiques
10, rue Monsieur le Prince
75006 PARIS

ISSN 0151-184X

Imprimé par l'Institut de la Langue Française
47, rue Mégevand - 25000 BESANÇON

Dépôt légal : 3^e trimestre 1980

D O C U M E N T S D E R E C H E R C H E

Numéro 16. 1980

Le désespoir

ou

Les malheurs du coeur et le salut de l'esprit

par

J. Fontanille

Groupe de Recherches sémio-linguistiques
(U.R.L.7 de l'Institut de la Langue Française)
Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales
CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

Avant-propos

Tandis que, dans un précédent numéro de cette série (Document 11, 1980), Félix Thürlemann s'était attaché à rendre compte de la fonction de l'"admiration" dans l'esthétique classique - "la première de toutes les passions" selon Descartes -, ici, avec le "désespoir", c'est au contraire un état d'âme tout "romantique" qui fait l'objet du travail de Jacques Fontanille. L'approche sémiotique des passions indique notamment, de cette manière, ses affinités avec le projet plus vaste d'une typologie des univers culturels et, en particulier, des "sensibilités" qui y sont liées.

Il est vrai que, de par sa nature même, le matériel sur lequel s'appuie la recherche de J. Fontanille introduit, dans cette perspective, un biais relativement inattendu. Au lieu d'analyser le "mal du siècle" dans ses formulations historiquement les plus "authentiques" (par exemple chez un Vigny, auquel il est seulement fait allusion), l'auteur s'en remet ici à une élaboration secondaire : le "sujet romantique" (p. 13) ne sera finalement saisi qu'à travers la reconstitution, mi-historiographique, mi-romanesque, qu'en donne Louis Aragon dans La Semaine sainte.

Il serait cependant tout à fait injuste d'imputer ce décalage à quelque "maladresse" de l'auteur. Car l'article qu'on va lire ne représente en réalité que la partie initiale d'un travail plus important que, faute de place, il nous a fallu amputer de sa seconde partie, elle directement consacrée à une interprétation de la littérature du temps (Chateaubriand, Vigny). Cela dit, le choix qui a consisté à isoler les pages qui suivent ne nous semble en rien compromettre leur intérêt proprement sémiotique. Il s'agit là, en effet, du passage, méthodologiquement essentiel, dans lequel l'auteur procède à la construction du modèle (à base syntaxique et modale) sur lequel repose la suite - ici manquante - de

son analyse. Et comme on le verra, ce modèle dépasse, grâce au niveau de généralité auquel il se situe, les limites du récit de référence (en l'occurrence celui d'Aragon) qui sert de point d'appui à sa mise en place.

Plus généralement, si l'étude sémio-linguistique des "passions" relève, entre autres choses, d'une socio-sémiotique (ou d'une psycho-sémiotique) connotative - ce en quoi elle rejoint à sa manière la problématique plus traditionnelle des "sensibilités" et des "tempéraments" -, on ne voit guère comment elle pourrait se constituer sur une base tant soit peu rigoureuse sans passer par un effort préalable (dont Jacques Fontanille fournit ici un exemple) de repérage systématique des dispositifs narratifs, considérés comme dénotatifs, qui servent de support à la production des "effets de sens" dits passionnels.

E. L.

Le désespoir

ou

Les malheurs du coeur et le salut de l'esprit

"Le désespoir tient lieu de force et de courage."

Voltaire, Ophélie.

La sémiotique narrative et discursive s'est longtemps occupée, et presque exclusivement, des structures logico-sémantiques et syntaxiques, et il serait souhaitable qu'elle explore aussi les niveaux figuratifs et thématiques. On peut espérer quelque évolution si l'actuelle préoccupation de beaucoup de sémioticiens pour les "passions" débouche sur une théorie conséquente. Ce nouveau champ sémiotique recouvre ce que la psychologie définit comme affects et pulsions, et ce que le sens commun dénomme "sentiments", "états d'âme" ou "caractère". Aborder ce champ, c'est en premier lieu reconnaître des figures passionnelles, ou plus précisément, puisqu'on se donne comme unité d'analyse le discours, des configurations passionnelles.

L'étude qui suit, consacrée au "désespoir" postule, à la suite d'A.J. Greimas (1), l'existence d'effets de sens passionnels ; en conséquence, elle va consister à feuilleter toutes les strates d'un dispositif discursif que nous croyons spécifique du "désespoir". Bien sûr, les configurations passionnelles, en tant qu'effets de sens, sont d'abord reconnues intuitivement. Ce n'est que par la mise à jour des structures immanentes qu'elles vont devenir des objets d'analyse, des objets conceptuels.

(1) Bulletin du Groupe de Recherches Sémio-Linguistiques, n° 6, p. 2.

Le texte retenu à cet effet est le chapitre XV de La Semaine Sainte (1), publié par Aragon en 1958 ; il n'y a pas au départ d'autre raison à ce choix que le plaisir pris à la lecture de ce roman ; mais à la réflexion, le chapitre XV, intitulé "Vendredi Saint", dans lequel convergent une multitude d'inquiétudes et de doutes, dispersés tout au long du roman, nous semble fournir plus qu'un exemple de "désespoir" : il manifeste aussi et corrélativement une syntaxe, de telle sorte que le "désespoir" y est à la fois l'aboutissement accablant de quelque chose, et le début exaltant d'autre chose.

C'est ce pivot narratif paradoxalement optimiste qui a été le point de départ de toute notre réflexion. Dans le roman, ce sont les soldats de Louis XVIII qui sont désespérés. En mars 1815, pendant la semaine sainte, le roi Louis XVIII, chassé de Paris par le retour de Bonaparte sur le sol français, entraîne dans sa fuite vers la frontière belge toute sa Maison, et une masse de fidèles, résignés ou enthousiastes, ardents partisans ou dignitaires compromis. Après de longues étapes sous la pluie d'un hiver qui résiste au retour du printemps, dans la boue des chemins, dans une atmosphère de débandade et de grand désordre, Louis XVIII ayant plusieurs étapes d'avance sur les Princes, et ceux-ci sur les troupes de l'escorte, la Maison du Roi se retrouve dans Béthune ; les soldats, rassemblés devant l'Hôtel de Ville, entendent avec stupéfaction l'ordre de démobilisation. Les fragments cités ci-dessous montreront comment se manifestent leur inquiétude et leur désespoir. Mais aussi comment ces "sentiments" se transforment en colère et en révolte, comment les soldats, par fidélité aux valeurs monarchiques, récusent ceux-là même qui représentent ces valeurs.

C'est pourquoi nous ne séparerons le "désespoir" ni des autres figures passionnelles – sur l'axe paradigmatique –, ni du vaste syntagme que nous reconnaissons d'emblée et intuitivement : "l'abandon – le désespoir – la révolte". Une remarque, attribuée à Géricault lui-même – le "héros" du roman –, nous y invite expressément dans le dernier chapitre :

"Ce jeune Royer-Collard, son idéal, c'est d'obéir. Ce qui le bouleverse, c'est que, pour pouvoir continuer à obéir aux mêmes chefs, il faudrait aujourd'hui ou demain leur désobéir. Un soldat ne pense pas, ne juge pas, ne décide pas. Ou c'est un rebelle." (P. 336.)

Un désespoir qui pousse à désobéir, une désobéissance qui pousse au désespoir : voilà une figure passionnelle bien complexe et assurément conflictuelle.

(1) Deux dernières séquences (ou "sous-chapitres"), soit, dans l'édition du Livre de Poche (n° 2852), les pages 313 à 323.

I. L'ORIGINE DU DESESPOIR : LA VIRTUALISATION DES SUJETS

La constatation intuitive – et banale – que le "désespoir" est "l'aboutissement de quelque chose" peut être formulée, plus rigoureusement, en termes de parcours du sujet. Le parcours syntaxique du sujet narratif est constitué d'une suite de rôles actantiels, organisée ainsi :

sujet virtuel sujet actuel sujet réel.

Dans l'ordre des présuppositions, le sujet réel, ou sujet conjoint à l'objet de valeur, présuppose le sujet actuel, c'est-à-dire le sujet compétent, et enfin ce dernier présuppose le sujet virtuel. Ce dernier rôle suppose quant à lui à la fois que le sujet assume un système de valeurs garanti par un destinataire, et qu'il soit disjoint de l'objet de valeur ; il s'agit donc d'un sujet de faire sémantisé au niveau axiologique, et qui présuppose un sujet d'état disjoint.

A partir de ces trois rôles, on peut envisager trois opérations : la conjonction avec l'objet de valeur sera une "réalisation" ; la conjonction avec les objets modaux de la compétence sera une "actualisation" ; la disjonction avec l'objet de valeur sera une "virtualisation". Nous posons l'hypothèse que les "passions" interviennent, ou peuvent intervenir dans l'articulation entre les différents rôles actantiels, garantissant la conversion d'un rôle en un autre. Comme cela semble être le cas pour le "désespoir" – autrement, comment expliquer le passage de l'"abandon" à la "révolte" ? –, nous examinerons d'abord la virtualisation des sujets.

I. 1. Perturbations de la sanction

En tant qu'aboutissement d'un long périple cahotique mais constamment orienté en une fuite vers la frontière belge, l'abandon dans Béthune peut être interprété comme une sanction négative du programme des soldats, lesquels étaient fondés à attendre une sanction positive. En quoi cette négativité de la sanction constitue-t-elle une virtualisation des sujets ?

La sanction des programmes narratifs, y compris les programmes pragmatiques, est un faire-savoir que l'on peut représenter ainsi :

$$S1 \rightarrow S2 \cap O \quad \left. \begin{array}{l} \text{méta-} \\ \text{savoir} \end{array} \right\} S1 \cap O \quad \left. \begin{array}{l} \text{savoir (PN réalisé)} \end{array} \right\}$$

(S1 = destinataire-judicateur ; S2 = sujet manipulé.)

Toute perturbation de cette transformation (absence ou mauvais fonctionnement) virtualise le sujet cognitif S2. L'objet qu'il désire – en l'occurrence la sanction positive d'un programme de fuite avec le Roi – lui est refusé, et cette disjonction va susciter un "sentiment" négatif.

La disjonction peut avoir deux causes : ou bien l'incompétence du sujet, qui échoue dans son programme ; ou bien celle du destinataire, qui ne sait pas reconnaître le sujet réalisé, ou sur le point de l'être. Si la perturbation de la sanction est manifestée du point de vue du sujet manipulé S2, celui-ci est certes virtualisé par son destinataire, mais il est en même temps actualisé par l'énonciateur qui lui attribue une compétence de sujet cognitif ; les soldats qui se voient abandonnés sont du même coup dotés d'une compétence interprétative, disponible pour remettre en question la compétence du destinataire.

Le refus de sanctionner, ou la sanction négative se retournent alors contre le destinataire : on doute de lui, on s'interroge sur ses intentions, on finit par lui dénier toute compétence. Il est virtualisé par le faire interprétatif du sujet collectif. Le "sentiment" négatif, réaction à la virtualisation du sujet, semble induire aussi la virtualisation du destinataire : l'essentiel de l'histoire du "désespoir" tient dans cette dialectique entre deux virtualisations.

A plusieurs reprises, avant le départ de Paris, dans les cantonnements, au cours des étapes de la fuite – c'est-à-dire bien avant l'abandon dans Béthune –, sont évoqués des programmes sans fin : l'alerte, les exercices dans le premier chapitre ; les pérégrinations sans but ensuite. La /non-terminativité/ des procès en cours équivaut à une absence de sanction, puisque seule une sanction positive ou négative peut les clore. Il s'agit en effet de procès imperfectifs où la conquête de l'objet est progressive et continue, de sorte que la conjonction n'est pas un fait exclusivement "objectif", mais nécessite au contraire une estimation subjective du destinataire-juge.

Ainsi les mousquetaires attendent-ils qu'on décide en haut lieu de la fin de l'alerte, au chapitre I :

"Les deux cousins de Théodore rentraient, poursuivant une conversation. – Mon cousin de Choiseul-Beaupré, qui est aux gardes-du-corps, me l'a répété : à la caserne d'Orsay, Clarke le leur a dit avant-hier, comme on l'a lu dans les Débats. . . avant-hier. . . vous pourrez retirer vos bottes ce soir, dormir sur les deux oreilles et cœtera. . . – En attendant, dit l'autre, un grand brun, la pipe au bec, on continue à avoir mal aux pieds !" (Chapitre I, p. 26.)

Et quand l'exercice se répète inlassablement, l'autorité des chefs militaires en pâtit :

"L'exercice, un dimanche ! Ils avaient perdu la tête, non ? Jusqu'à quand cela durerait-il comme cela ? (...) cette façon de tenir les compagnies en alerte !" (Chapitre I, p. 29.)

La /non-terminativité/ de programmes imperfectifs comme l' "alerte" ou l' "exercice" provoque une remise en cause des représentants légitimes ou héréditaires de la monarchie par les sujets eux-mêmes ; parfois, les valeurs elles-mêmes sont menacées ; au chapitre XIV, l'interminable errance des hommes, aux prises avec les intempéries, devient démoralisante :

"Les hommes en marche vers le nord ne peuvent presque plus penser à rien d'autre qu'à cette bise violente qui les perce, les enveloppe, les assourdit, les fait trébucher de pas en pierre. Tous les problèmes qu'ils portaient en eux sont retombés sous cette vague qui les roule. L'Empereur, le Roi, la Patrie, tous les mots leur sont arrachés. (...) Une armée, sont-ils toujours une armée (...) ? Ils ne défendent plus rien". (Chapitre XIV, pp. 206-207.)

Même les valeurs présupposées par le programme des soldats (monarchie, patrie...) sont emportées dans la tourmente, balayées par le désordre de la retraite. C'est une forme extrême de la virtualisation du destinataire.

I. 2. Le désespoir des soldats abandonnés dans Béthune

L'ensemble de la Maison du Roi a subi les effets démoralisants, voire désespérants, de la durée ; elle y a aussi résisté, par attachement au Roi. En revanche, l'abandon dans Béthune, autre perturbation de la sanction, mais d'une autre nature, définitive celle-là, va libérer toutes les tensions et tous les doutes accumulés.

Les soldats prisonniers, menacés par les bataillons impériaux, en particulier par celui d'Exelmans, vont se retourner contre ceux qu'ils rendent responsables de leur situation, en même temps qu'ils réaffirmeront leur confiance dans les valeurs pour lesquelles ils sont venus jusqu'à Béthune :

"Incroyable ! Ce n'est pas possible ! ce n'est pas le Roi qui a dit cela, où sont les papiers écrits de sa main ? C'est une invention de La Grange ! Vous congédiez nos étendards ! Vous dispersez les cœurs fidèles ! (...) ils croient profondément à ce Roi, à l'instant même où ce Roi les abandonne." (Chapitre XV, p. 317.)

C'est, nous semble-t-il, ce double mouvement, par lequel les soldats adhèrent aux valeurs monarchiques, et récusent en même temps ceux qui en sont les dépositaires de droit et de fait, qui caractérise le "désespoir", au moins dans une première approche, intuitive. Nous avons déjà rencontré le second de ces mouvements, qui se manifeste quand les programmes entamés ne connaissent pas de fin : c'est la virtualisation du destinataire, qui ne constitue donc pas à elle seule une détermination spécifique du "désespoir". A titre d'hypothèse, on peut supposer que seule sa combinaison avec l'autre mouvement, la réaffirmation des valeurs axiologiques, est pertinente pour définir le "désespoir".

I. 2. 1. Position du "désespoir" dans le parcours thématique et dans le parcours actantiel des sujets

Béthune est une des dernières étapes avant la frontière ; rétrospectivement, le parcours qui y mène paraît organisé, comme un itinéraire. Sachant d'où ils viennent et où ils doivent aller, sachant qu'ils sont près du but, les soldats du Roi attendent une sanction – parce que l'itinéraire est presque achevé – et une sanction positive – parce qu'ils auront bientôt rempli leur contrat. La sanction positive est prévisible, elle est pour eux un objet d'attente, que le destinataire doit leur attribuer ; ils en donnent eux-mêmes les raisons dans un discours intérieur rapporté par le narrateur :

"Et des femmes sortent des maisons et vont à ces enfants convulsifs et les prennent dans leurs bras et pleurent avec eux. Ils croyaient être la force, le nombre, ils croyaient avoir la raison avec eux, le pays." (P. 316.)

Si les soldats peuvent "prévoir" la sanction positive, on peut en conclure qu'elle est, de leur point de vue, modalisée par le /devoir-être/ ; si on remarque en outre la présence du /croire/ ("Ils croyaient"), on a ici toutes les apparences d'un contrat de confiance, installé et assumé sans doute par une des parties (les soldats), mais encouragé et jamais dénoncé par l'autre (le destinataire royal).

Or, la sanction effective du destinataire est "non-positive" : le Roi se révèle comme un "non-destinataire" en les abandonnant. Mieux, cette sanction est aussi "négative", puisque les soldats sont prisonniers de l'ennemi :

"Et puis voilà qu'on les livre, c'est clair, qu'on les livre à cette armée fantôme dont ils se sentent entourés depuis plusieurs jours. (...) Ils sont prisonniers, prisonniers !" (P. 316 ; souligné par nous.)

Par sa fuite et son abandon, le Roi se comporte à la fois comme non-destinataire, et comme complice de l'anti-destinataire. Comme les soldats ne peuvent plus

ignorer ni l'abandon (sanction non-positive), ni la trahison (sanction négative), on dira que la sanction effective est modalisée selon le /savoir-être/, en même temps que selon le /non-vouloir être/. La confrontation entre la sanction prévisible et la double sanction effective permet d'expliciter la rupture du contrat fiduciaire ; la rupture affecte en surface une attente des sujets, puisque ce qui se réalise est à la fois le contraire (la trahison) et le contradictoire (l'abandon) de ce qui était prévu ; elle affecte aussi et surtout, en profondeur, les relations aux valeurs : les soldats, par attachement à la monarchie, sont prêts à remettre en cause l'autorité des chefs royalistes, qui trahissent la cause qu'ils sont censés défendre. En somme, tout se joue dans la relation à la valeur, tout dépend du degré d'adéquation entre le système de valeurs des sujets et celui du destinataire.

Trois figures successives, qui caractérisent les soldats dans leurs relations aux valeurs, sont manifestées par l'énonciateur :

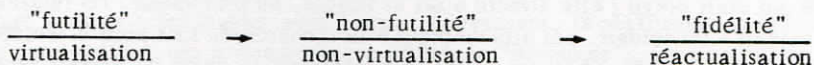
"Quoi ? Ces garçons futiles, des fils de famille à qui Papa a acheté leur brevet d'officier, ces gamins bons à brailler et à boire, qu'il croyait connaître, ce sont pourtant eux que déchirent le désespoir et la crainte du déshonneur et, il faut le croire, qu'habitaient donc et la fidélité et la foi en des choses incompréhensibles, peut-être, mais une foi, une fidélité..." (P. 315. C'est nous qui soulignons.)

Au niveau discursif, ces trois figures ("futilité", "fidélité", "désespoir") apparaissent en même temps ; en revanche, selon la logique des présuppositions syntaxiques, elles s'organisent en une suite nécessaire. La surprise du narrateur, marquée par l'interrogation : "Quoi ?" et par la restriction : "... qu'il croyait connaître", est destinée à souligner un contraste entre deux comportements successifs et contradictoires des compagnons de Géricault : avant, futiles et superficiels, les valeurs monarchiques étaient leur moindre souci ; maintenant, fidèles et graves, ils clament leur douleur et leur protestation.

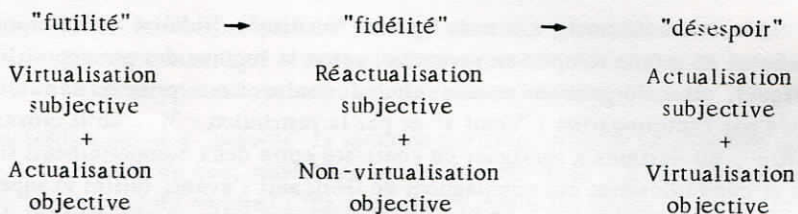
L'énoncé lui-même organise la succession dans le temps : le "désespoir" est actuel (au présent), et la "futilité" antérieure (au passé composé) ; la "fidélité" est aussi renvoyée à l'antériorité par l'imparfait ("habitaient") (1).

- (1) On peut remarquer aussi, en marge de notre propos, que la "futilité" est celle des "fils à papa" ; en ce sens, elle est la marque d'une désaffection, par les sujets individuels, envers des valeurs collectives et traditionnelles attribuées et non choisies ; la "fidélité" marquerait en revanche la réinsertion de ces valeurs dans les parcours individuels, grâce à une appropriation et une assumption par chaque sujet. En outre, dans la proposition "l'évidente violence

Plus formellement, le "désespoir" présuppose la "fidélité", puisqu'il est une réaction passionnelle du sujet à la négativité de la sanction. La "fidélité" présuppose une adhésion aux valeurs axiologiques qui étaient sous-jacentes au mandement. Elle s'intercale entre la "futilité" et le "désespoir", dans la mesure où ce dernier présuppose une réactualisation, et la "futilité" une virtualisation de ces valeurs. Il faut donc supposer une double transformation :



Au moment même où le programme des acteurs historiques reçoit une sanction négative, les sujets assument les valeurs monarchiques, alors que, dans les séquences précédentes, elles étaient virtualisées par la "futilité". Des valeurs réactualisées et virtualisées : voilà le fondement du désespoir. Cependant, les deux opérations n'ont pas le même sujet opérateur : les valeurs sont actualisées ou virtualisées soit par le destinataire – on aura alors des opérations dites "objectives" –, soit par les sujets manipulés – on aura alors des opérations dites "subjectives". La série des trois figures correspond par conséquent à deux séries d'opérations, selon que l'on considère le point de vue du destinataire ou celui du sujet manipulé :



Il est maintenant possible de modaliser les valeurs et la relation entre les sujets d'état et les objets de valeur, pour chacune de ces figures, en conservant cette fois le niveau et le point de vue du sujet manipulé.

Dans la période de "futilité", les officiers, "gamins bons à brailler et à boire" étaient en relation avec les valeurs monarchiques selon le /savoir être/, mais ils ne leur accordaient ni /vouloir être/, ni /devoir être/.

de sentiments qui brûlaient, il faut croire, sous la cendre", la "futilité" et la "fidélité" sont respectivement de l'ordre du /parafre/ (la "cendre") et de l' /être/ (le feu).

Dans la période de "fidélité", et dans cette part d'eux-mêmes où "brûlaient à la dérobée des sentiments... de fidélité et de foi en des choses incompréhensibles", les valeurs sont modalisées par le /vouloir être/ et le /devoir être/.

Pour le "désespoir", les modalisations de la fidélité demeurent, mais la relation entre le sujet d'état et l'objet de valeur (l'arrivée en Belgique) se situe sur la position /non-pouvoir être/. En outre, comme la conscience de l'échec est indispensable, la relation est aussi modalisée par un /savoir non-être/.

D'où la série modale où se définit et se situe le "désespoir" :

| "futilité" | → | "fidélité" | → | "désespoir" |
|---|---|------------------------------------|---|--------------------------------------|
| La relation à la valeur est : | | La relation à la valeur est : | | La relation à la valeur est : |
| "non-désirable" : /non-vouloir être/ | | "désirable" : /vouloir être/ | | "désirable" : /vouloir être/ |
| "non-indispensable" ou "fortuite" : /non-devoir être/ | | "indispensable" : /devoir être/ | | "indispensable" : /devoir être/ |
| | | "véritable" : /savoir être/ | | "illusoire" : /savoir non-être/ |
| | | | | "impossible" : /non-pouvoir être/ |

1. 2. 2. "Les malheurs du cœur et le salut de l'esprit"

Cette séquence de trois figures nous permet d'aborder une des conditions d'existence du sujet dans le modèle culturel et historique de la première moitié du XIX^e siècle, c'est-à-dire du "sujet romantique." Selon Vigny, le désespoir est à la fois le malheur du cœur, parce que tout semble perdu, et le salut de l'esprit (1), dans la mesure où c'est la seule manière d'affirmer encore une adhésion aux valeurs, quand tout est devenu impossible. Désespérés, les soldats

(1) Nous revendiquons la formule, mais pas l'idée. Nous avons voulu condenser ainsi tout un ensemble de considérations philosophiques et morales de Vigny sur la question, parce qu'il nous a semblé qu'il avait relativement bien cerné

retrouvent un langage qui les grandit :

"Théodore est confondu par les paroles qu'il entend, parce que cela ressemble extraordinairement à ce qu'il a déjà entendu dans la nuit de Poix, sur de tout autres lèvres, au vocabulaire près. Ils parlent aussi de la patrie, ils parlent aussi de la paix." (P. 315.)

"Ainsi il n'est pas vrai que ces têtes-là soient vides, il n'est pas vrai que rien ne fasse battre ces cœurs... ils croient, ces mousquetaires, ces gardes, ces grenadiers, ils croient profondément à ce Roi." (P. 317.)

Le romancier souligne le parallélisme : la passion, même malheureuse, est un signe de la vigueur spirituelle, de la vivacité de la foi accordée aux valeurs (2).

Ce qui fait "battre ces cœurs", c'est l'attraction ou la répulsion pour la monarchie ou l'empire, c'est-à-dire autre chose qu'une préférence intellectuelle ; on peut y voir une manifestation du couple /euphorie/ vs /dysphorie/ appliqué aux valeurs politiques. Dans la mesure où ces deux pôles de la relation thymique entre les sujets et les valeurs sont eux-mêmes axiologisés, dans la mesure où ils deviennent eux-mêmes des valeurs dans un système culturel déterminé, on

le statut du "désespoir" dans l'attitude romantique. Plus particulièrement dans Les Destinées, il accumule les raisons de désespérer (à propos de la nature, de Dieu, de l'amour...) et affirme en même temps l'utilité de ce désespoir pour atteindre, une fois maîtrisé, à la dignité de l'esprit. On trouve, dans le Journal d'un Poète, à la date de 1832, cette injonction :

"Il faut surtout anéantir l'espérance dans le cœur de l'homme. Un désespoir paisible, sans convulsions de colère et sans reproches au ciel, est la sagesse même."

Les soldats de la Maison du Roi ne sont pas encore "sages" au sens de Vigny, parce qu'ils protestent et se plaignent ; ils sont cependant sur la voie de la "sagesse".

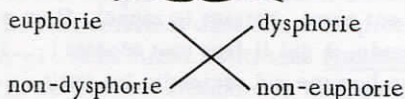
- (2) Il faut remarquer ici que "croire" est assimilé à "avoir un cœur qui bat", c'est-à-dire littéralement à un état passionnel.

peut les projeter sur le carré : l' /euphorie/ et la /dysphorie/ sont elles-mêmes, selon les cultures, euphoriques ou dysphoriques :

"Les malheurs du cœur et le salut de l'esprit"

SUJET ROMANTIQUE

Valeurs "thymiques"



Valeurs "athymiques"

SUJET "CLASSIQUE"

Calme du "cœur", sérénité de l'"esprit"

Au fond de la valorisation romantique de la passion, on trouve le choix entre une existence fade, sereine, sans enthousiasme ni désespoir, sans douleur mais sans joie – qui serait à peu près celle de l'"honnête homme" des classiques, celui qui "ne se pique de rien" –, et une existence passionnée où le désespoir est un risque nécessaire, voire une indispensable manifestation de la dignité de l'esprit quand le cœur est malheureux. C'est avec ce modèle culturel que l'énonciateur semble renouer par l'intermédiaire des soldats de 1815.

II. INSTAURATION DES SUJETS : LE DESIR DE SAVOIR

Après avoir été privés d'un savoir attendu, sous forme de sanction du destinataire, les soldats vont tenter de rééquilibrer leur situation cognitive en cherchant à comprendre ce qui s'est passé à leur insu, et ce qui va se passer malgré eux. Une quête cognitive va naître, et leur permettre à la fois de nourrir et de dépasser leur "désespoir". Une telle quête présuppose un /vouloir savoir/ dont les traces manifestées abondent dans le texte. Voici quelques-unes des figures de cette "soif de comprendre" née de l'échec et du désordre.

Tout d'abord, des manifestations énonciatives et verbales, les soldats interpellant les orateurs :

"Plus haut ! Plus fort ! On n'entend pas..." (p. 320)

ou intervenant dans les débats par des : "Laissez-le parler !"

Autre manifestation : l'isotopie figurative de l'espace organise cognitivement la ville de Béthune. L'ordre de démobilisation a engendré le plus grand

désordre, mais le désir de savoir suscite des lieux d'échanges, des groupes de discussion et des auditoires. L'espace dénommé "la Grand'-Place" est un lieu du savoir, vers lequel s'organise un déplacement convergent, dans toute la ville : tout sujet pragmatique est déjà doublé par un sujet cognitif grâce à sa conjonction avec les différents espaces du savoir :

"Ils sont là, mêlés, par groupes, venus de tous les coins de la ville, où des tambours ont passé, battant le rappel. Il en arrive en retard, qui n'ont pas entendu, à qui il faut tout répéter (...). Les postes de garde ont délégué un homme qui reviendra les tenir au courant." (P. 314.)

A l'intérieur de cet espace général se dessinent des espaces secondaires, adaptés aux différents faire cognitifs :

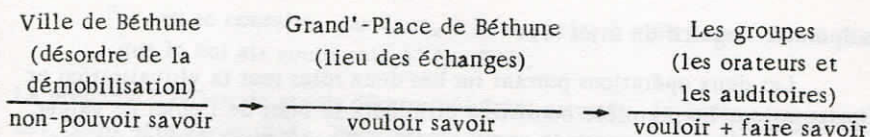
"... mais il y avait aussi des gardes, des mousquetaires qui se parlaient entre eux, à mi-voix, se poussaient du coude. Un petit groupe semblait mettre en avant un grand cavalier, bien découplé..." (p. 320) ;

"... il y avait partout sur la Grand'-Place des groupes comme celui-ci, ils se formaient et se défaisaient ..." (p. 322).

Comme l'acteur pluriel dispose d'un faire-savoir qui manque à l'acteur singulier, la constitution des groupes permet au savoir de s'élaborer plus sûrement : dans ce discours à plusieurs voix où les groupes de soldats sont à la fois énonciateurs et énonciataires, les informations circulent comme des contributions individuelles qui augmentent le savoir collectif. Se rapprocher d'un groupe, constituer un groupe : ce sont des manifestations du désir de comprendre (1).

L'ensemble des figures de déplacement et de regroupement peut se représenter comme une pénétration progressive de l'espace du savoir, en même temps qu'un parcours modal :

-
- (1) Rappelons qu'il s'agit ici d'une forme particulière de "savoir", que nous avons traduite par le verbe "comprendre", et qui consiste essentiellement en un savoir de type "sémio-narratif" : en quelque sorte, les soldats sont progressivement amenés à faire une "lecture" des événements dont le tourbillon les a emportés, et à reconstruire les significations que ces événements produisent, grâce à leur compétence sémio-narrative.



Nous distinguerons, pour rendre compte du parcours des sujets cognitifs, deux rôles. Dans un premier temps, les soldats sont seulement privés de l'objet qu'ils recherchaient ; ils sont enfermés dans une ville proche de la frontière, sans pouvoir rejoindre celle-ci : nous dirons qu'ils sont virtualisés, comme sujets pragmatiques, puisqu'ils ne peuvent atteindre la Belgique, mais aussi comme sujets cognitifs, puisqu'ils sont privés du savoir sur la sanction espérée. Prisonniers, trompés, désillusionnés, il leur reste un moyen pour sauver leur dignité et reconquérir un minimum de pouvoir sur les événements : il leur faut comprendre la situation. Mais la privation n'induit pas automatiquement la quête ; aussi faut-il distinguer un deuxième rôle actantiel, et rendre compte de son articulation avec le premier : nous dirons que les soldats sont instaurés (1) par le désir de comprendre. Ce qui donne un couple de rôles subsumés par la modalité du /vouloir/ :

le sujet virtualisé vs le sujet instauré.
 (ne pas vouloir savoir) (vouloir savoir)

La distinction ne semble pas être limitée à la dimension volitive. Le /vouloir savoir/ présuppose une connaissance minimale de l'objet-savoir, portant sur son existence même. Le savant ne cherche que parce qu'il pense qu'il y a quelque chose à trouver ; les soldats ne souhaitent comprendre que parce qu'ils supposent qu'il y a quelque chose à comprendre dans la situation où ils se trouvent. Nous en déduisons que le désir de savoir suppose un /savoir/ du sujet sur l'existence de l'objet-savoir. En quelque sorte, les deux rôles, sujet virtualisé et sujet instauré, s'opposent corrélativement à la présence ou à l'absence de l'objet de valeur dans

(1) Cette entrée est absente du Dictionnaire raisonné de la théorie du langage, de A.J. Greimas et J. Courtés. Le /vouloir/ y est traité (voir "modalités") comme une modalité "virtualisante" ; cela se justifie par opposition aux autres modalités de la compétence, mais cela ne suffit pas pour rendre compte du passage du "manque" au "désir".

le domaine cognitif du sujet (1).

Les deux opérations portant sur ces deux rôles sont la virtualisation et l'instauration. La première consiste à disjoindre le sujet de l'objet de valeur, et la seconde à le conjoindre à la fois avec un /savoir être/ portant sur cet objet, avec un /savoir non-être/ portant sur la relation entre l'objet et le sujet d'état, et avec un /vouloir faire/, c'est-à-dire un "désir de conjonction" (2).

Dans la mesure où l'instauration du sujet suppose une "présence" de l'objet de valeur dans le champ cognitif du sujet, on doit s'attendre à trouver dans l'énoncé des manifestations de cet objet, spécifiques du point de vue du sujet. Effectivement, des objets-savoir précis sont évoqués :

"... ces jeunes gens (...) sont (...) portés à s'interroger sur les pensées de leurs chefs, se rappelant leurs origines ; et les anciens officiers de Buonaparte à cette heure sont tous pour eux des suspects..." (P. 314 ; c'est nous qui soulignons.)

La coloration subjective est plus accusée encore dans les syntagmes :

"... des jeunes gens parmi lesquels circulent déjà des rumeurs" (p. 313) ;
 "... faire le procès de ..." (p. 314).

L'objet-savoir est explicité, et le sens de la quête défini par des questions :

"Ces gens ne vont-ils pas retourner à leur ancien maître ?" (p. 314) ;
 "Depuis quand était-ce fait ?" (à propos de la fuite du Roi en Belgique, (p. 317) ;

(1) Dans Fragments d'un discours amoureux, Roland Barthes fait la remarque suivante : "Quoi, le désir n'est-il pas toujours le même, que l'objet soit présent ou absent ? - Ce n'est pas la même langueur : il y a deux mots : Pothos, pour le désir de l'être absent, et Himéros, plus brûlant, pour le désir de l'être présent." L'"absence" selon Barthes semble plus "spatiale" que cognitive, mais l'intuition qui suscite sa remarque, ainsi que la distinction linguistique qu'il rappelle, nous semblent conforter notre analyse.

(2) La terminologie de J. -Cl. Coquet est ici d'un emploi pratique, puisqu'on obtient la suite :

sujet de droit
conjoint au /savoir/ → sujet de droit virtualisé
disjoint du /savoir/ → sujet de quête instauré
conjoint au /vouloir savoir/

"... on se consulte, par deux, à haute voix, à voix basse. Est-il possible que le Roi ait voulu cela ?" (p. 337).

La présence d'objets de savoir déterminés étant attestée, la quête peut commencer. Dans Béthune assiégée, deux programmes s'entrecroisent ; l'un s'y achève, dans le désespoir : c'est la fuite hors de France ; l'autre commence, dans la fébrilité, c'est la prise de conscience. L'un aboutit à la virtualisation des sujets ; l'autre commence par l'instauration. Le désespoir, entre l'effondrement d'un univers où règne le droit et la légitimité, et l'émergence d'un autre univers, où tout est question et contradiction, semble garantir la conversion d'un rôle actantiel à l'autre.

III. ARTICULATION ENTRE LA VIRTUALISATION ET L'INSTAURATION

Le passage de la virtualisation à l'instauration est implicitement considéré par l'énonciateur comme relevant d'une logique immanente : il le présente comme une transformation minimale et non analysable. C'est ainsi que nous comprenons :

"A cette heure tragique, ces jeunes gens (...) sont naturellement portés à faire le procès de ceux qui les commandent, à s'interroger..." (P. 314.)

Nous retenons le "naturellement portés à..." : dans une perspective psychologique et littéraire, la "prise de conscience" va de soi, et acquiert le statut d'un postulat idéologique. Le sémioticien ne peut pas se contenter d'une "nature des choses" ; là où l'intuition et l'analyse psychologique achoppent, la sémiotique propose des hypothèses et cherche à expliquer. Voici quelques explications possibles.

III. 1. Les modalités véridictoires

Le discours de démobilisation prononcé à l'Hôtel de Ville opère instantanément deux transformations de type véridictoire ; il "révèle" la réalité des projets royaux et, corrélativement, il "dévoile" ou "dénonce" l'immense duperie dont tous les soldats ont été victimes ; ils pensaient accompagner le Roi dans son exil, par fidélité ; ils n'ont été que la piétaille, la masse chargée de protéger sa fuite. Plus formellement, ces deux opérations sont :

- pour les projets annoncés :

| | | |
|-----------------------------------|---|---------------------------------------|
| /mensonge/ non être + paraître | → | /fausseté/ non être + non paraître |
|-----------------------------------|---|---------------------------------------|

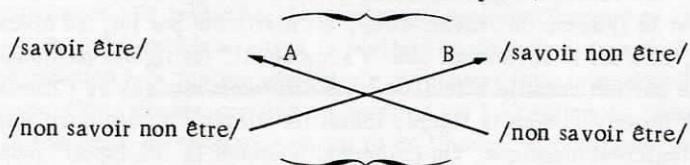
- pour les projet réels :

| | | |
|---------------------------------|---|-----------------------------|
| /secret/ être + non paraître | → | /vérité/ être + paraître |
|---------------------------------|---|-----------------------------|

Ces transformations véridictoires - manifestation de la vérité, dénonciation des mensonges et des faux-semblants - apparaissent comme un préalable à la prise de conscience. Aussi longtemps que les projets royaux restent sur la double position /mensonge/ + /secret/, aussi longtemps que le destinataire porte un masque et manœuvre dans l'ombre, les soldats sont disjoints du savoir. Sans que cela induise automatiquement une instauration, le passage sur la double position /fausseté/ + /vérité/ est une condition minimale et nécessaire de l'instauration des sujets cognitifs.

Grâce à la "révélation", le sujet désespéré sait qu'il existe quelque chose à connaître et à comprendre : la condition de l'instauration porte sur le /savoir être/ de l'objet-savoir. Grâce au "dévoilement", ou "dénonciation", il sait qu'il n'est pas en conjonction avec cet objet, alors qu'il croyait auparavant tout comprendre, sans effort ni recherche : la condition porte donc aussi sur le /savoir non-être/ de la relation sujet d'état/objet de valeur. Remarquons que la condition d'instauration du sujet cognitif (c'est-à-dire de la "prise de conscience") suppose au moins une modalisation commune avec le "désespoir" : le /savoir non-être/ portant sur la relation sujet d'état/objet de valeur (cf. ci-dessus, I.2.1). En somme, la "révélation", c'est-à-dire la double transformation du /mensonge/ et du /secret/ en /fausseté/ et /vérité/, installe aux yeux du sujet la "présence" de l'objet-savoir et atteste son existence ; mais comme elle décourage en même temps tout espoir de conjonction avec les objets pragmatiques (ici, la fuite avec le Roi), elle suscite le "désespoir". C'est cette relation entre l'instauration des sujets cognitifs et le "désespoir" que nous voudrions formaliser maintenant, grâce au système du /savoir être/ :

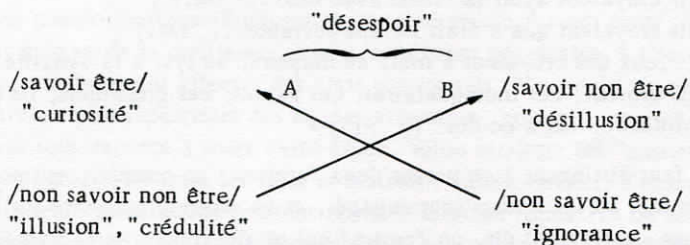
conditions d'instauration du sujet cognitif
(conditions modales du "désespoir")



conditions de virtualisation du sujet cognitif
(conditions modales de l'"espoir injustifié") (1)

A = /secret/ → /vérité/ B = /mensonge/ → /fausseté/

Cette formulation de la modalisation cognitive a l'avantage de pouvoir servir d'intermédiaire entre les modalités véridictoires et des figures passionnelles cognitives comme l'"ignorance", la "curiosité", l'"illusion", etc. Dans la mesure où les positions véridictoires ("vérité", "mensonge", etc.) sont des termes combinés, leur mise en carré pose problème, et il est par conséquent difficile de bâtir un système passionnel directement à partir de la véridiction. Voici ce qu'on obtient à partir du /savoir être/, à titre de suggestion :



Le "désespoir" apparaît comme une figure passionnelle complexe, dont la manifestation peut être dominée soit par la perte des illusions, soit par le désir de comprendre ; à cet égard le texte du roman nous semble plutôt équilibré. Inversement, l'"espoir injustifié" est fait d'illusion et d'ignorance.

- (1) L'ensemble de ce système présuppose une situation polémique, recouverte par une relation contractuelle déceptive. Dans une telle situation, l'"espoir" ne peut-être qu'"injustifié". En revanche, l'"espoir justifié" ne peut fonctionner que dans une relation contractuelle "sincère", sans possibilités de transformations véridictoires.

On observe dans le précédent carré un cas intéressant de conversion modale, dans une relation hyperotaxique. Le système hypotaxique de la véridiction, dominé par le système du /savoir être/, est réarticulé par lui, au niveau logique supérieur, et c'est là seulement que "s'accrochent" les figures passionnelles. L'étude d'une passion consiste à feuilleter les différents niveaux de l'immanence discursive, à retrouver, sous la figure, toutes les strates d'un dispositif modal, syntaxique, logico-sémantique. On comprend pourquoi le "désespoir" peut garantir une conversion syntaxique : les conditions modales /savoir être/ et /savoir non-être/ interviennent sur deux axes : verticalement, dans la description "feuilletée" de la passion, et horizontalement, dans l'articulation entre deux rôles actantiels.

III. 2. La fin du /croire/

Dans la mesure où la position /mensonge/, ou /non-savoir non-être/, correspond à une "crédulité", le "dévoilement" détruit la croyance et lui substitue le doute (position /savoir non-être/ c'est-à-dire la "désillusion"). Les soldats du Roi, avant le "dévoilement", étaient des gens "confiants" ; de fait les manifestations du /croire/ sont nombreuses dans le texte :

"Ils croyaient être la force, le nombre..." (p. 316) ;

"Ils croyaient avoir la raison avec eux..." (id.) ;

"Ils croyaient que c'était l'étape suivante..." (id.) ;

"...eux qui croyaient à tout, au drapeau, au lys, à la dynastie..." (id.) ;

"Ils croient, ces mousquetaires, ces gardes, ces grenadiers, ils croient profondément à ce Roi" (p. 317).

Il faut distinguer à ce propos deux /croire/ : un premier, qui porte sur les programmes où les soldats sont engagés, et un second, qui porte sur les valeurs axiologiques : autrement dit, un /croire/ qui résulte d'un contrat fiduciaire intersubjectif, déterminé, conclu en vue d'un programme précis et avec des destinataires identifiés à des acteurs définis (Lauriston, La Grange), et un autre, qui pousse les sujets à assumer un système de référence commun avec ces destinataires. Dans la séquence étudiée, seul le premier /croire/ est virtualisé. En revanche, le second est réaffirmé : nous avons déjà constaté que, tout en doutant de Louis XVIII et de ses généraux, les soldats conservaient leur confiance au Roi et à la monarchie (1).

(1) La réaffirmation de la confiance dans les valeurs axiologiques a été déjà observée : cf. ci-dessus (I. 2. 1), le problème de la réactualisation des valeurs par les sujets.

Une telle confiance est "profondément" ancrée parce qu'elle sémantise le sujet lui-même, grâce à la relation aux valeurs ; elle lui donne en quelque sorte sa consistance. En revanche, la confiance quasi anecdotique et circonstancielle, momentanément nécessaire à la réalisation du programme de fuite, est retirée, en réaction à la rupture unilatérale du contrat fiduciaire dont les soldats sont victimes. Cette double position du /croire/ est à l'origine du "désespoir", qui est à la fois perte de confiance en soi et en l'autre, et confiance profonde en quelque chose de transcendant et de refusé.

La fin du /croire/ est aussi logiquement nécessaire à l'instauration des sujets cognitifs. Comme le /croire/ dispense de chercher à /savoir/, la fin du /croire/ actualise toutes sortes de programmes cognitifs : interrogations, discussions, remises en cause... Tout se passe comme si le /croire/ maintenait des faire cognitifs sur le mode virtuel, et comme si la fin du /croire/ libérait la réalisation de ces faire. Le /croire/ compensait l'absence de /savoir/ ; la fin du /croire/ est compensée par le réveil des faire cognitifs. La "prise de conscience" qui préside au "désespoir" est donc en quelque sorte le rétablissement d'un équilibre cognitif compromis par la crise de confiance.

III. 3. De l' "inquiétude" à la "révolte"

Les transformations véridictoires, le système du /savoir être/, les aléas de la croyance et de la confiance, toutes conditions nécessaires à l'instauration des sujets, induisent des affects, des états passionnels. Nous nous situons maintenant au niveau plus superficiel des figures affectives, pour y mettre en œuvre l'hypothèse sous-jacente à toute cette étude, selon laquelle les "passions" jouent un rôle syntagmatique entre les rôles actantiels ; autrement dit, l'ensemble des passions du texte romanesque seraient la manifestation figurative de surdéterminations sémantiques et modales de certains rôles actantiels, surdéterminations propres à garantir la transition d'un rôle à l'autre.

Outre la figure du "désespoir", déjà reconnue comme la manifestation figurative de la virtualisation des sujets et du destinataire, on rencontre dans une lecture cursive du texte :

- "l'inquiétude" : "...des jeunes gens fous d'impatience et d'inquiétude" (p. 313) ;
 "la rage" : "Il en arrive qui jettent leurs bonnets à terre de rage..."
 "la douleur" .. : "...et se mettent à pleurer comme des enfants" (p. 314) ;
 "la révolte" .. : "Non ! Non ! crie un grenadier, et personne n'a besoin de lui demander ce que signifie cette négation révoltée" (p. 315).

Ces réactions passionnelles ont au moins un point commun : elles constituent des réactions du destinataire au savoir dysphorique sur la sanction négative, ce qui en fait une constellation affective homogène ; on pourrait les regrouper - mais il y en aurait bien d'autres - sous l'appellation "passions du destinataire"(1). La négativité de la sanction détermine directement l'"inquiétude" et la "douleur" ; la confrontation de cette négativité avec ce qui était prévisible, et attendu (du point de vue des sujets) engendre la "rage" et la "révolte". Les deux premières manifestent plutôt la virtualisation des sujets ; les deux secondes, celle du destinataire. Le "désespoir" serait, puisqu'il est à la fois douleur du sujet et perte de confiance dans le destinataire, en position médiane.

III. 3. 1. Un système des passions

Pour éviter toute restriction de l'analyse aux choix discursifs d'Aragon, il faut pouvoir explorer l'ensemble du champ passionnel virtuellement lié à la situation mise en place dans le récit, et en faire émerger toutes les potentialités. La consultation d'un autre discours sur les mêmes figures passionnelles, en l'occurrence le dictionnaire, va permettre une telle exploration. Pour ne pas alourdir inutilement l'exposé, nous ne rappelons toutefois ici que les corrélats des passions manifestées dans le roman, et quelques définitions, choisies parce qu'elles expliquent plus clairement que d'autres les variables ou invariants du champ considéré (2).

(1) Suggestion de M. Greimas.

(2) Le dictionnaire utilisé est le Petit Robert, le "champ" exploré étant celui qui est logiquement lié à la situation narrative du texte de La Semaine Sainte. Les items du dictionnaire n'ont pas pour nous de valeur heuristique ; disons qu'ils prennent la relève d'une intuition linguistique défailante. Plus profondément, ils permettent de démultiplier les lexèmes passionnels présents dans l'énoncé du roman, et de faire émerger corrélativement variants et invariants du champ correspondant. Simple adjuvant du faire sémiotique, le dictionnaire n'est là que pour nous garantir de l'oubli ou de la myopie ; le travail sémiotique commence évidemment après l'inventaire, quand le système se construit. Le dictionnaire sert donc uniquement à établir l'inventaire des "figures possibles" dans une situation narrative donnée.

DESEPOIR : "perte de tout espoir (...) ; affliction extrême et sans remède."

AFFLICTION : "peine, abattement à la suite d'un grave revers."

CHAGRIN : "état douloureux (...) causé par un événement précis."

MECONTENTEMENT : "sentiment pénible d'être frustré dans ses espérances."

DESOLATION, DETRESSE, CONTRARIETE, DEBOIRE, DECEPTION, ENNUI.

INQUIETUDE : "absence de repos, de tranquillité (...) ; état pénible, trouble déterminé par l'attente d'un événement, d'une souffrance que l'on appréhende."

INCERTITUDE, ANGOISSE, ANXIETE, CRAINTE, APPREHENSION.

REVOLTE : "résistance, opposition violente et indignée ; attitude de refus et d'hostilité devant une autorité, une contrainte."

DESOSBEISSANCE, INSUBORDINATION, INSOUMISSION, INDIGNATION.

HOSTILITE : "acte d'un ennemi (...) ; disposition hostile, inamicale."

RAGE : "état, mouvement de colère, de dépit extrêmement violent, qui rend agressif."

COLERE, DEPIT, FUREUR, MECONTENTEMENT, AGRESSIVITE.

Le texte du roman présente, au niveau narratif et modal, toutes les conditions pour que toutes les passions du champ ainsi exploré y soient virtuellement contenues. Le "grave revers", c'est l'abandon des soldats dans Béthune ; les "espérances dont on est frustré", c'est l'espoir de passer la frontière avec le Roi ; "l'événement que l'on appréhende", c'est de subir le siège et la volonté des Impériaux ; "l'autorité", l'institution contre laquelle on se révolte, c'est l'autorité politique et militaire qui trahit ses propres valeurs. Pour confirmation, on peut consulter d'autres fragments du roman, soit avant la séquence choisie, soit après. Avant, la situation dans Béthune est déjà déroutante pour les soldats ; l'ordre de démobilisation n'est pas donné, mais l'abandon est imminent ; on y lit déjà :

"On ne savait que dire aux logeurs, tant de braves gens qui se demandaient s'ils devaient mettre des draps au lit...ou non...Ces deux petits mots trahissaient partout l'anxiété générale." (P. 296.)

"Les rumeurs qui circulaient étaient commentées ici à mi-voix avec frayeur, là à pleine gueule, avec indignation." (P. 297.)

"C'était une pitié que de les entendre. La peur sur le visage. (...) ils avaient peur de mourir." (P. 299.)

Une remarque s'impose, concernant la discursivisation des passions. L'énonciateur pouvait choisir, dans toute cette constellation, d'autres manifestations passionnelles que les quatre retenues ; l'explication "psychologique" d'un texte ne consiste souvent d'ailleurs qu'à expliciter les autres figures passionnelles, celles qui ne sont pas directement manifestées, mais qui sont virtuellement contenues dans le dispositif syntaxique et modal de l'énoncé, et à faire comme si une "explicitation" avait valeur d'"explication". Le choix de l'énonciateur est stratégique ; nous montrerons ultérieurement qu'il lui permet de manifester un parcours, de la fin d'un programme au début du suivant.

L'ensemble des définitions et des corrélats extraits du dictionnaire peut être rassemblé en un système. Voici quelques-uns des éléments invariants et quelques-unes des variables qui le constituent.

L'/intensité/ est générale dans tout le champ ; en ce qui concerne les sèmes thymiques, on rencontre partout la /dysphorie/, manifestée comme "souffrance", "état pénible", ou "refus". Le /savoir/ est aussi présent dans tout le champ, mais il convient de distinguer la /certitude/ et l'/incertitude/, portant sur la conjonction ou la disjonction avec l'objet. S'opposeront ainsi des passions fondées sur la certitude, comme le "chagrin" et la "crainte", et d'autres fondées sur l'incertitude, comme l'"ennui" et l'"angoisse".

Un autre trait commun à l'ensemble de la constellation affective : la rupture du contrat fiduciaire, soit sous la forme d'une virtualisation simple des sujets par une rupture unilatérale et objective (1) du contrat, soit sous la forme plus complexe d'une virtualisation des sujets et du destinataire, avec installation d'une relation polémique, et rupture bilatérale, objective et subjective, du contrat. D'un côté, l'"affliction", la "détresse", l'"angoisse" caractérisent un sujet fragile, sur la défensive ; de l'autre, le "dépit", l'"indignation", la "colère", un sujet tonique et offensif.

L'aspectualisation semble aussi être une variable clé de ce champ. Etant donné l'omniprésence du /savoir/, il s'agit plus particulièrement d'une aspectualisation cognitive, par laquelle les sujets du /savoir/ portent leurs regards en arrière ou en avant dans l'histoire qui se déroule sous leurs yeux. Pour préciser ce que nous désignons par "aspectualisation cognitive", examinons le cas de l'"abandon".

(1) "Objectif" et "subjectif" ont été définis ci-dessus, par convention, comme des équivalents respectifs de "... du destinataire" et de "... du sujet manipulé".

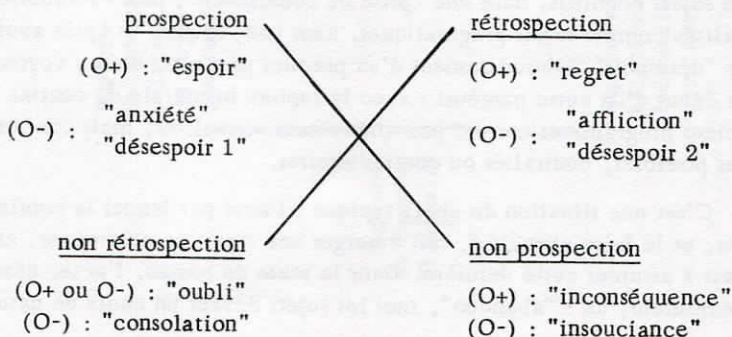
L' "abandon" est un programme de disjonction. L'ensemble du programme est antérieur à l' /alors/ du récit tel qu'il est posé par l'énonciation dans le chapitre considéré ; aussi l'abandon y est-il raconté sur le mode de l'accompli : les soldats sont prisonniers, et ils ont été abandonnés. Un soldat, prisonnier dans Béthune, voulant considérer cet "abandon", ne pourra le faire qu'au prix d'un retour en arrière, parce que sa deixis cognitive-énonciative, qui détermine sa position dans l'espace et le temps, le conjoint et le limite à l'espace de la ville et au moment où il y est enfermé. Nous appellerons "rétrospection" ce déplacement cognitif dans le temps, qui permet de se conjoindre à un /savoir/ portant sur des faits antérieurs.

Il y a correspondance entre les deux systèmes aspectuels, terme à terme :

| <u>Aspectualisation de l'énoncé</u> | <u>Aspectualisation cognitive</u> |
|--|---|
| Concomitance entre l'événement et la deixis de l'énoncé. | Coincidence entre l'observation et le fait observé. |
| Non-concomitance { antériorité postériorité | Non-coïncidence { rétrospection prospéction |

Dans la constellation affective du texte, l'aspectualisation cognitive permet d'opposer "chagrin" (rétrospection ou coïncidence) et "crainte" (prospéction) ; "déception" (rétrospection) et "appréhension" (prospéction) ; ou encore, "remords" (rétrospection) et "révolte" (prospéction ou coïncidence).

En projetant les subcontraires de "prospéction" et de "rétrospection" sur le carré, on fait apparaître les figures complémentaires du système et - en considérant les objets valorisés "euphoriquement" (O+) et ceux valorisés "dysphoriquement" (O-), on dédouble chaque position :



La position des figures passionnelles par rapport aux Programmes Narratifs sera la dernière variable examinée. Le lexème passionnel peut recouvrir, dans la constellation rassemblée, soit un élément de la compétence pour un PN ultérieur, soit un élément de la conséquence d'un PN antérieur. C'est ainsi que l'on opposera la simple "affliction" (PN antérieur) au "désespoir" (qui peut comporter un /non-pouvoir faire/ pour le PN ultérieur) ; ou le "mécontentement", conséquence d'un programme achevé, et la "colère", nouvelle compétence pour un programme à venir. On remarquera la redondance, propre à ce champ, entre l'aspectualisation cognitive, et la position par rapport aux programmes antérieurs et ultérieurs ; mais cela n'est pas un fait de système ; par exemple, la "colère", élément de compétence pour un programme virtuel, ne suppose pas forcément une "prospection". Même si elles se recoupent souvent, les deux variables (le mode d'existence au sein des programmes et l'aspectualisation cognitive) ne font pas double emploi.

Nous retenons comme dénominateur commun de toutes ces passions la rupture du contrat fiduciaire, racontée du point de vue du destinataire, et qui détermine une réaction dysphorique et intensive. Voici maintenant (cf. p. 29) une récapitulation arborescente de ces variables ; pour souligner l'aspect construit et hypothético-déductif du système, nous proposons des "métatermes passionnels" arbitraires (et quelquefois "inventés").

III. 3. 2. Une syntaxe des passions

L'observation des paradigmes obtenus permet de tirer quelques conséquences quant à une organisation syntagmatique des figures passionnelles du texte, qui compléteront ce qui a déjà été reconnu sous l'appellation de "parcours des sujets" (cf. plus haut I.2.1). Notre propos était de montrer comment les sujets "abandonnés", virtualisés à la fois sur la dimension pragmatique, parce que prisonniers, et sur la dimension cognitive, parce que trompés, étaient instaurés comme sujets cognitifs, dans une "prise de conscience", puis éventuellement réactualisés comme sujets pragmatiques, dans une "révolte". Après avoir reconnu dans le "désespoir" l'aboutissement d'un premier parcours, nous y voyons maintenant le début d'un autre parcours : avec la rupture bilatérale du contrat fiduciaire, les anciens programmes ne sont pas simplement virtualisés, mais confrontés à d'autres possibles, contraires ou contradictoires.

C'est une situation de choix typique : l'acte par lequel la confiance est détruite, et le faire virtualisé, fait émerger une structure polémique, et amène les sujets à assumer cette dernière. Dans le texte du roman, l'acte, désespérant mais révélateur, de l'"abandon", met les sujets devant un choix de nature historique.

Rupture
du contrat
fiduciaire

Rupture
unilatérale
(virtualisation
du sujet du
contrat)

Non compétence
pour le contrat
(non-sujet
rétrospectif)

Certitude déceptivité

"désespoir 2"
"affliction"
"chagrin"
"déception"
"mécontentement"

Incertitude ... dépressivité

"désolation"
"détresse"
"ennui"

Non compétence
pour l'anti-
contrat (non-
sujet prospectif)

Certitude craintivité

"crainte"
"peur"
"inquiétude"
"désespoir 1"

Incertitude ... anxiosité

"appréhension"
"angoisse"
"anxiété"

Rupture
bilatérale
(actualisation
d'un anti-sujet)

Compétence
actuelle pour
l'anti-contrat
(anti-sujet
rétrospectif)

..... ?

"remords"

Compétence
réalisée pour
l'anti-contrat
(anti-sujet
prospectif)

Certitude hostilité

"colère"
"dépit"
"indignation"
"refus"
"révolte"

Incertitude ... agressivité

"révolte"
"rage"

Le parcours des sujets passionnés permet de rendre compte de la "prise de conscience" historique, prise de conscience d'un choix à faire, qui engage pour des PN virtuels et ultérieurs. Ce parcours est le suivant :

| | | | | |
|--|---|---|---|---|
| 1. Virtualisation des sujets pragmatiques | → | 2. Instauration des sujets cognitifs | → | 3. Instauration des sujets du choix et des anti-sujets pragmatiques |
| "mécontentement" | | "crainte" | | "colère" |
| "désolation" | | "appréhension" | | "révolte" |
| "détresse" | | "inquiétude" | | "rage", etc. |
| "désespoir 2" | | "désespoir 1" | | |

On comprend plus clairement que par sa double appartenance (1 et 2), le désespoir, à la fois perte pragmatique et gain cognitif, puisse articuler successivement l'échec, la prise de conscience et la révolte, surtout si on n'oublie pas la réarticulation préalable des valeurs : c'est l'instauration des sujets cognitifs, issue de la rupture du contrat fiduciaire, qui rend possible un choix nouveau. On comprend aussi pourquoi les expressions "geste désespéré", "sursaut désespéré", "acte de désespoir", peuvent signifier dans leur sens courant que le sujet désespéré se retourne contre la cause de son désespoir, et brûle ce qu'il a adoré.

IV. CONCLUSION

1. On peut rappeler brièvement l'acquis méthodologique pour l'analyse des passions. Elles constituent des effets de sens dont le dispositif peut être saisi par une coupe verticale dans les hiérarchies sous-jacentes du parcours génératif :

- au niveau sémantique, les sèmes thymiques ; ici, la /dysphorie/ ;
- au niveau syntactique, un type de relation actantielle (ici la "rupture du contrat fiduciaire") ; un enchaînement de programmes (ici, l'"échec", la "prise de conscience", la "révolte") ; un ensemble de modalisations de la relation sujet d'état/objet (ici domine le /savoir/, et le /non-pouvoir/ fait émerger un nouveau /vouloir/) ;
- au niveau figuratif, des figures qui s'apparentent aux rôles thématiques dans la mesure où elles permettent de prévoir, dans une culture donnée, des comportements stéréotypés.

2. Il est maintenant vérifié que le "désespoir", en tant que figure passionnelle, garantit, au niveau figuratif, l'articulation sous-jacente entre virtualisation et instauration des sujets. Le projet idéologique particulier à Aragon consiste à

montrer comment les perturbations internes des programmes où domine le /pouvoir/ font apparaître d'autres possibilités de programmes "politiques" : les dysfonctionnements sont convertis en contradictions grâce au /savoir/ chèrement acquis par les sujets ; le passage d'un /pouvoir/ déchu à un autre /pouvoir/ impose donc le passage par la dimension cognitive. Pour le romancier, le "désespoir" historique est un cas particulier de la "prise de conscience de classe".

3. Cependant, le parcours du sujet désespéré, tel qu'il est décrit dans le roman, est sans doute déterminé de manière plus complexe. Dans ce parcours, un point reste, entre autres, à éclaircir : quel principe syntaxique, quelle logique modale, quel soubassement passionnel permettent d'expliquer pourquoi l'échec, et le "désespoir" qui lui est lié, peuvent aussi bien déboucher sur la résignation, l'oubli, sur le suicide - c'est le cas de Bernard, un des personnages du roman -, que sur la révolte - comme dans le chapitre choisi ? Ou encore, le fait que la virtualisation des sujets pragmatiques, et des valeurs, par le destinataire (ici, l'abandon) réactive l'assomption de ces mêmes valeurs par les sujets (ici, la fidélité monarchique), ce fait est une zone d'ombre, et un lieu d'éventuelles recherches ultérieures.

Il semblerait que cette question puisse être partiellement résolue dans le cadre d'une typologie culturelle des sujets : on y constaterait sans doute que des "images" différentes de ce que doit être un sujet, inscrites dans la mémoire socio-culturelle de ces sujets, infléchissent différemment leurs parcours passionnels. Il faudrait supposer alors que l'être du sujet passionné lui-même, dans une sorte de code d'honneur (1), ou de logique de l'idéal (2), ou par un effet de son méta-vouloir (3), soit converti en un objet-valeur, inscrit lui-même dans un univers axiologique, et modalisé comme les objets-valeurs.

Au delà du désespoir des soldats abandonnés, le roman propose dans son ensemble une analyse du "désespoir de la génération de 1815" : ballottés entre l'espoir de changements politiques, et les restaurations qui les annullent, les jeunes gens de 1815 renoncent à réaliser les valeurs auxquelles ils adhèrent dans le monde tel qu'il est. Aussi Géricault, le personnage principal, affirme-t-il :

(1) Hypothèse proposée par A. J. Greimas.

(2) Suggestion de J. Petitot.

(3) Thèse propre à J. -Cl. Coquet.

"Il n'y a pas de chemin pour moi dans ce siècle... Plus tard, peut-être" (chapitre XVI, p. 379). Dans l'impossibilité d'être, hic et nunc, les sujets compétents d'un faire efficace, ces jeunes gens "romantiques" manifestent par leur désespoir un /vouloir-être/sujet, subsumant toute la compétence, même négative ; par sa figuration passionnelle, le "désespoir", ce /vouloir-être/ garantit au sujet à la fois une continuité syntaxique dans son parcours, et la pérennité de son être, indépendamment des aléas modaux de sa compétence.

Jacques Fontanille

Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales

INSTITUT DE LA LANGUE FRANÇAISE

PUBLICATIONS DU TRESOR GENERAL
DE LA LANGUE FRANÇAISE

PERIODIQUE

BULLETIN ANALYTIQUE DE LINGUISTIQUE FRANÇAISE (B.A.L.F.).
4 numéros par an.

OUVRAGES ET COLLECTIONS

Parus :

BIBLIOGRAPHIE DES CHRONIQUES DE LANGAGE PARUES DANS LA PRESSE
FRANÇAISE, t. I (1950-1965), 416 p. ; t. II (1966-1970), 278 p.

BIBLIOGRAPHIE DES CHRONIQUES DE LANGAGE PARUES DANS LA PRESSE
DU CANADA, t. I (1950-1970), 465 p. ; t. II (1879-1949), 1007 p.

LE FRANÇAIS CONTEMPORAIN : INVENTAIRE PERMANENT DES TRAVAUX
INEDITS ET DES RECHERCHES EN COURS, t. I, 842 fiches ; t. II, 572 fiches ;
t. III, 695 fiches ; t. IV, 161 p.

MATERIAUX POUR L'HISTOIRE DU VOCABULAIRE FRANÇAIS : DATATIONS
NOUVELLES (Nouvelle série A-Z, vol. 1 à 17).

STRUCTURE DE L'ORTHOGRAPHE FRANÇAISE, Actes du Colloque du C.N.R.S.,
Paris, 1974, éd. par N. CATACH, 205 p.

BIBLIOGRAPHIE DES DICTIONNAIRES SCIENTIFIQUES MONOLINGUES ET
MULTILINGUES (1950-1975), éd. du C.I.L.F., 590 p.

SOUS PRESSE

BIBLIOGRAPHIE DES CHRONIQUES DE LANGAGE PARUES DANS LA PRESSE
FRANÇAISE, t. III (1971-1975 et compléments 1950-1970).

MATERIAUX POUR L'HISTOIRE DU VOCABULAIRE FRANÇAIS : DATATIONS
NOUVELLES, vol. 18.

NUMEROS PARUS :

1. Jacques GENINASCA, Du bon usage de la poêle et du tamis.
2. Claude ZILBERBERG, Tâches critiques.
3. Jean-Claude COQUET, Le sujet énonçant.
4. James SACRE, Pour une définition sémiotique du maniérisme et du baroque.
5. A.J. GREIMAS, La soupe au pistou.
6. Jean-Marie FLOCH, Des couleurs du monde au discours poétique.
7. Françoise BASTIDE, Approche sémiotique d'un texte de sciences expérimentales.
8. Ivan DARRAULT, Pour une approche sémiotique de la thérapie psychomotrice.
9. Joseph COURTES, La "lettre" dans le conte populaire merveilleux (1^{re} partie).
10. Joseph COURTES, La "lettre" dans le conte populaire merveilleux (2^e partie).
11. Félix THURLEMANN, La fonction de l'admiration dans l'esthétique du XVII^e siècle.
12. Eric LANDOWSKI, L'opinion publique et ses porte-parole.
13. A.J. GREIMAS, Description et narrativité, suivi de : A propos du jeu.
14. Joseph COURTES, La "lettre" dans le conte populaire merveilleux (3^e partie).
15. Paul RICŒUR, La grammaire narrative de Greimas.